

Lo caporat dè Mourtsi

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Alors les heures passaient vite, et je m'entendais appeler avant même d'y avoir songé.

A présent, une magnifique salle, située au coin de la rue Petitot, a remplacé l'ancienne. Un moëlleux divan l'entoure, les murs sont ornés d'une riche tapisserie aux reflets d'or, le plafond, de fines sculptures, et des peintures émaillées représentant le Rhône et l'Arve mêlant leurs flots bleus et gris, arrêtent nos regards. Un concierge d'une taille imposante, et de l'air le plus distingué, en fait les honneurs, mais de livres point. Seul, le Bottin genevois trône sur un rayon, dans sa belle reliure rouge.

Je me vengeais donc sur le prosaïque Bottin, lorsque le coup de sonnette m'avertit que mon tour était arrivé. Je trouvai derrière la grille un jeune homme qui discutait assez vivement avec l'un des employés.

— Quels sont vos noms et prénoms ? demandait celui-ci.

— Jacques Henri.

— Mais quel est votre prénom ?

— Henri Jacques.

— J'entends, mais je vous demande quel est votre nom de famille.

— C'est Jacques Henri, m'sieu.

— Mais ce sont deux noms de baptême, vous avez bien un nom de famille, est-ce Henri ou Jacques ?

— Eh bien, c'est Jacques.

Cette discussion m'avait fort divertie, et je déplo-
rais l'inconvénient d'avoir un nom de famille qui res-
semble à un nom de baptême, et un nom de baptême
qui ressemble à un nom de famille.

Les Mouettes. — Avec l'hiver, à Genève, appa-
raissent les mouettes. C'est charmant de les voir
voler en troupes, près de nos quais et de notre port.
Leurs blanches ailes se détachent sur le bleu pâle du
ciel, sur l'azur plus sombre du lac. Ce spectacle attire
chaque jour de nombreux amateurs au Jardin an-
glais et sur le pont du Mont-Blanc. Là, se pressent,
malgré le froid qui colore les joues, des curieux de
tous âges : Le vieillard, la mère de famille, le gamin
de Genève, et surtout des troupes d'enfants mutins,
frais et roses, avec leurs bonnets en tablier blanc.
Il faut voir leurs yeux brillants de joie, entendre
leurs francs éclats de rire, lorsqu'un oiseau, rasant
presque leurs petits visages, enlève prestement
dans son bec la mie de pain qu'ils viennent de lan-
cer.

Et puis voici un petit drame :

Une mouette envieuse poursuit la première pour
lui ravir l'objet de sa convoitise. La curiosité re-
double. Toutes les figures expriment l'émotion de
l'attente. Qui l'emportera ?...

Soudain un gros cygne s'avance majestueuse-
ment, fond sur les combattants qu'il sépare, et...
emporte la proie. Et les cris, les trépignements, les
rires, d'accueillir cette petite scène.

Ce dénoûment est assez fréquent dans le monde.
Combien ne voit-on pas de cygnes à l'air grave cal-
mer les débats en s'emparant de l'objet de la lutte.
Et combien même cherchent à produire la lutte
pour y trouver leur avantage

GIBBY.

Cully, 2 décembre 1883.

Monsieur le Rédacteur,

Les bébés hurlants dont vous parlez dans votre
prédécent numéro sont originaires de la Suisse, ou
tout au moins l'idée d'empêcher les passagers d'entrer
dans les wagons, par des cris d'enfants. Etant encore
étudiant, je passais une fois par le chemin de fer
badois de Schaffhouse à Bâle, avec un ami ; à cha-
que station, je me plantais à la portière, tandis que
mon camarade, assis dans un coin du wagon, imitait
les piailllements enfantins, par les sons de voix les
plus désagréables.

Était-ce malice ? ou simplement le fait du ha-
sard ?... mais déjà, à la troisième station, le conduc-
teur nous expédia une femme portant dans ses bras
un enfant qui poussait des cris déchirants.

— Montez, madame, fit-il en ouvrant la portière
de notre wagon, il y en a déjà un qui crie là-dedans.
G.

Lo caporat dè Mourtsi.

On gaillà dè pè Mourtsi s'étai z'ao z'u einrolà pè
Naples. Dein son dzouveno teimps, stu compagnon,
que fasai lo bovaïron, passavè tot lo tsautein, du lo
sailli-frou tant qu'à la fin dè l'aoton, à gardà lè tchi-
vres pè cliiâo montagnès ein dessus dè Mourtsi ; lo
mont Teindro, lo *Risel*, lo *Chatel*, iò s'amusavè à medzi
dâi friès et dâi mâorons et à couilli dâi z'alognès,
tandi que sè cabrès brottâvont décé, délé, et que
l'allâvont bâirè dein la *Malagne*, on petit riò que
passè eintrè Mourtsi et Molleins et que s'ein va
redjeindrè lo Vayron ein dézo dè la tiolâire dè Pam-
pegnny.

Quand don cé coo fut frou dè l'écoula, s'ein allà
vôlet on part d'ans, après quiet s'einrolà po Naples.
L'étai galé luron, dégourdi, allurâ, et pas bête, allà
pi ! Assebin on iadzo pè Naples fe dè suite bin notâ,
kâ l'étai bon sordâ et cognessâ bin son serviço. On
iadzo que y'avâi fauta d'on caporat dein sa compa-
gni, lo capitaino ne savâi pas quié fère, po cein que
l'avâi dou z'homme que mretâvont lè galons, don cé
dè Mourtsi et on autre ; et l'étai su lo balan, ne sa-
chant pas à quoui lè bailli. Kâ dein cliiâo régiments,
faillâi dè la cabosse militère po poâi avâi lè galons,
et cein n'allâvè pas coumeint dein lè compagni dè
mouscatéro dè per tsi no lè z'autro iadzo, iò cé
qu'avâi einviâ dè veni caporat n'avâi qu'a pâyî dâi
quartettès âo majo, et à portâ onna matola dè bûro
âo capitaino. Cein n'arâi rein servi pè Naples.

Lo capitaino étai don su lo balan po savâi à quoui
baillerâi lè galons, et après avâi ruminâ on bocon,
sè peinsâ que vu que l'éton tî dou tot bons, volliâvè
coumeint dè justo nonmâ caporat cé qu'arâi lo mé
fé dè campagnes, et le fe criâ tî dou.

— Où avez-vous servi, se fe âo camerado dè cé dè
Mourtsi ?

Et lo troupièr lâi dit que l'avâi fé lè guierres dè
la Calabre et dè la Sicila.

— Très bien ! se repond lo capitaino, que lâi avâi
assebin étâ.

— Et vous, se fe à cé dè Mourtsi ?

Lo compagnon dè Mourtsi, que n'avâi jamé vu lo
fû, mâ qu'avâi on toupet dâo diablo et à quoui lè

meintès ne cotàvont pas tant, lài repond de n'air cràno, ein porteint la man dràite à son chacot :

— Mon capitaine ! J'ai fait les célèbres campagnes du *Mont Tendro* et du *Riselo* ; après le fameux siège de *Chastello*, je suis entré le premier dans la place, et j'ai assisté à la prise du pont de la grande *Malagne*, d'où je suis rentré dans les cantonnements amenant seul un troupeau de 125 chèvres conquises sur l'ennemi.

— Soldat ! se lâi fe lo capitaino, à dater de ce jour vous serez caporal dans les armées de Sa Majesté le roi de Naples et de Sicile, car votre brillante conduite dans les campagnes sus-mentionnées vous désigne pour ces fonctions. Continuez !

Et l'est dinse que lo veladzo dè Mourtsi a età re-presentià pè on caporat dein lè z'armées dè Naples.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

IV

— Oh ! démon ! murmura le chef des bohémiens.

— Le lendemain, continua Zéphora, en arrondissant ses bras autour du cou du Tzigane, dès que l'aube à lui, et l'aube est bien tardive à la fin de décembre, on vient pour achever l'ouvrage inachevé la veille ; en voyant la tombe entr'ouverte, on crie au miracle ou à la violation de sépulture ; la journée se passe à avertir la police, à visiter le cercueil, à reconnaître que les trésors de la morte ont disparu ; dans l'après-midi, une visite officielle a lieu ; procès-verbal est dressé ; on réfléchit, on cherche le coupable...

— Et on le trouve dans sa voiture ? ajouta Frantz.

— Non, car aussitôt l'opération terminée, les bohémiens sont partis sans tambour ni trompette, à vingt lieues de là. — Dans le cas peu probable où les soupçons viendraient à les atteindre, la frontière est proche : arrivât-on à les rattraper, ils auront eu tout le temps voulu pour mettre en lieu sûr l'objet des recherches et jurer qu'ils ne savent ce qu'on veut leur dire.

Il y eut un moment d'admiration parmi le groupe, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

— La chose en vaut-elle la peine ? demanda Frantz, l'œil animé et en regardant fixement Zéphora.

— Les uns évaluent le tout à dix mille francs ; d'autres prétendent que cette valeur peut être doublée ; en tous cas, nous verrons bien, si toutefois maître Frantz se décide.

— Qui fera le guet ?

— Moi, répondit Zéphora.

— Allons, c'est chose décidée, répartit Frantz : à minuit, nous qui n'avons point peur des morts, nous irons leur faire visite, Wilfrid nous accompagnera et Boëtzen fera en sorte que le cheval soit attelé au moment où nous reviendrons.

Les deux individus désignés acquiescèrent de la tête ; on se mit à table et le repas fut des plus gais.

Vers minuit, Frantz, Wilfrid et Zéphora sortirent de la voiture, depuis longtemps déjà sans lumière. — Comme ils l'avaient supposé, Neufchâteau dormait ; gagner les abords du cimetière fut l'affaire de quelques minutes ; les trois misérables marchaient en silence ; les chaussons qu'ils avaient aux pieds amortissant le bruit des pas, on eût dit, effectivement, des ombres qui glissaient sur le sol un peu durci par un commencement de gelée depuis la disparition du jour.

Pas un bruit ne troublait le silence de la nuit ; pas une lumière ne brillait dans les habitations voisines ; c'était l'heure du repos pour les honnêtes gens, mais aussi l'instant du crime pour les autres.

Arrivés au pied du mur, Frantz en mesura la hauteur ; celle-ci était des plus insignifiantes, deux mètres au plus le séparaient des premières tombes. — Wilfrid fit la courte échelle à son chef de file et d'une enjambée Frantz tomba de l'autre côté.

— A ton tour, Wilfrid, dit Zéphora, le pied dans mes mains et en avant.

Wilfrid appuya son bras droit contre le mur, plaça le pied gauche dans les mains de la bohémienne qui avait le dos tourné contre le mur, et prit son élan ; cinq secondes après, il avait rejoint maître Frantz.

Malgré l'obscurité, il ne fut pas difficile aux deux sacrilèges de s'orienter, Zéphora, avant le départ, leur ayant tracé sûrement leur très court itinéraire. Arrivés au caveau, Frantz tira une petite pince d'acier de sa poche et descella les briques qui recouvraient la tombe ; le résultat fut tel qu'il pouvait le souhaiter, la maçonnerie céda sans aucun effort.

— Reste-là, dit-il à voix basse à Wilfrid, pendant que je vais descendre, et veille au grain ; si tu entends le moindre bruit, jette-moi une pincée de terre sur le dos, je saurai ce que cela veut dire.

Frantz, se tournant la face contre un des côtés du caveau, s'y cramponna les mains et laissa ses jambes glisser à l'intérieur ; grâce à sa stature, le bout de son pied rencontra le cercueil déposé au fond.

— Je le tiens, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon.

Ayant pris pied sur le couvercle en épais bois de chêne de la bière, Frantz entr'ouvrit le devant de sa vareuse, et en retira une minuscule lanterne sourde allumée. Il regarda, rapidement, les contours du cercueil, puis plaçant dans une cavité sa lanterne sourde, il s'empara d'une lime qu'il avait apportée et coupa en moins d'une minute les deux crochets qui attachaient le couvercle au cercueil ; la chose faite, il souleva le dessus, écarta le drap et se trouva face à face avec le cadavre. Examiner la morte avec sa lanterne fut l'affaire d'une seconde ; ainsi que l'avait dit Zéphora, M^{me} de Verchesne avait été revêtue de ses plus riches vêtements et ornée de ses splendides bijoux.

— Oh ! qu'elle est belle, pensa le monstre ; c'eût été folie, en vérité, que de laisser tant de richesses ensevelies dans la terre.

Sans perdre un instant, il prit une main froide, inerte, à laquelle brillaient plusieurs bagues enrichies de perles et de magnifiques diamants. Il essaya de retirer du doigt où ils étaient passés ces bijoux précieux ; mais ce fut en vain, les extrémités digitales s'étaient un peu gonflées, et la chose demeurait absolument impossible.

Frantz poussa un rugissement de ferveur.

— Qu'as-tu donc, lui demanda Wilfrid ?

— L'enflure des doigts s'oppose au rejet des objets.

— Ils sont là ?

— Aux mains, au cou, aux oreilles, je les vois parfaitement ; comment faire ?...

— Scie le doigt, coupe la main, arrache les oreilles, peu importe ; seulement fais vite.

— Bonne idée, répartit le misérable ; allons, à la besogne.

Il s'empara aussitôt d'un stylet, qu'il tenait caché dans la doublure de sa manche, et fit pénétrer la lame dans les chairs du doigt, au-dessus des bijoux.

La morte tressaillit.

(A suivre.)

Aux ménagères. — Aujourd'hui, mesdames, le *Conteur* vient vous indiquer la vraie manière d'apprêter les pommes de terre dites à l'italienne. Il vous suffit d'en prendre quinze ou vingt que vous ferez cuire